Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

7 | 1995

Saussure aujourd'hui

Discours, langue et parole. Une comparaison entre la réflexion sur les anagrammes et les études sur les légendes

Béatrice Turpin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1173>

DOI : [10.4000/linx.1173](https://doi.org/10.4000/linx.1173)

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1995

Pagination : 301-312

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Béatrice Turpin, « Discours, langue et parole. Une comparaison entre la réflexion sur les anagrammes et les études sur les légendes », *Linx* [En ligne], 7 | 1995, mis en ligne le 16 juillet 2012, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1173> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.1173>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Discours, langue et parole. Une comparaison entre la réflexion sur les anagrammes et les études sur les légendes

Béatrice Turpin

- 1 Nous savons que, quand Saussure enseignait la linguistique générale, il s'intéressait à la poésie de tradition indo-européenne pour essayer d'en découvrir les lois d'organisation, et à des textes de légendes afin de tenter d'en dégager les invariants et les règles de transformation dans le temps. Rappelons, pour mémoire, que la première étude est sans doute entamée début 1906, peu après le séjour à Rome, effectué en janvier (si du moins nous prenons pour point de départ la recherche sur le Saturnien)¹ ; elle prend fin en avril 1909 (dernière lettre à Pascoli). Elle est donc au moins contemporaine des deux premiers cours (janvier 1907-juin 1909). La seconde étude, déjà engagée en décembre 1903, se poursuit encore en octobre 1910², quand Saussure débute son troisième cours.
- 2 En fait, ces trois séries de recherches étendent plus en arrière leurs racines et ne peuvent être dissociées les unes des autres. La théorie générale de la langue retient l'attention de Saussure dès avant 1894, comme il l'écrira lui-même à Meillet cette année là³. Les recherches sur les anagrammes s'insèrent dans une réflexion plus générale sur les lois métriques du vers⁴, qui elle-même n'est pas dissociable d'un intérêt pour les lois rythmiques d'une langue et d'une réflexion sur la place à leur accorder dans les phénomènes de transformation linguistique⁵. Les études sur les Nibelungen peuvent se rattacher à une étude portant sur la langue germanique et son contexte culturel⁶, « côté ethnographique » de la langue qui n'est pas dissocié de la linguistique générale, comme en témoigne la composition des cours, notamment la dernière partie du Cours II, dans laquelle sont abordées les langues germaniques, et la première partie du Cours III, intitulée « Les langues ». De ce point de vue, nous n'avons pas de frontière nette entre les différents domaines.

- 3 Il en est de même d'un point de vue plus théorique. Comme en linguistique, Saussure s'attache à rechercher des principes généraux constitutifs d'un objet, mais la recherche porte ici sur deux types d'énoncés : discours « poétique » d'une part, caractérisé par un jeu sur le signifiant du signe ; discours de la légende d'autre part, avec ses transformations et mutations de sens. Dans les deux études, Saussure pose le problème de l'invariant à travers la variation, celui de *l'identité dans un discours* et de *l'identité d'un discours*.
- 4 Comparer la réflexion sur les légendes et celle sur les anagrammes, c'est donc comparer deux travaux qui portent sur une recherche de propriétés inhérentes au discours. C'est aussi faire intervenir dans cette comparaison des notions et principes développés en linguistique. Que ce soit la question de l'unité, de l'identité, celle du rapport entre identité et évolution, la conception du signe et du système, la comparaison retrouve les concepts de la théorie linguistique⁷. Il est vrai qu'à travers cette dernière, Saussure dégage des caractères sémiologiques généraux s'appliquant à d'autres systèmes que le système de la langue. Il est vrai aussi que dans ces deux études, il y a toujours la langue (alors que dans les cours, il est aussi question de signes non linguistiques : signes de la mode, signes de politesse ou autres signes visuels).
- 5 Nous nous proposons d'envisager le rapport des recherches sur les anagrammes avec celles sur les légendes à partir de cette notion de discours, en tentant de cerner plus particulièrement la question du rapport entre discours, langue et parole - ceci pour montrer comment les études dites « discursives » de Saussure peuvent permettre de compléter le point de vue des cours. Il nous faut ici, pour plus de précision, faire une incursion dans les notes et leçons de linguistique générale.
- 6 Si le terme de discours n'apparaît pas - sauf erreur - dans le texte publié par Bally et Sechehaye, il n'est pas absent de la terminologie saussurienne et est employé dans un sens qui n'est pas tout à fait le même que celui de parole :
- 7 1) *Discours* renvoie à l'espace social de la parole (à la communication) (Cours I) :
Tout ce qui est amené sur les lèvres par les besoins du discours et par une opération particulière, c'est la *parole* (E 2560 I).
- 8 2) Il désigne l'énoncé ou plutôt la réalisation de cet énoncé, conçu comme *unité propositionnelle* (pouvant se réduire à un seul terme linguistique) (Voir E 3307 : *Item*) :
Même dans le discursif, il y a cent cas où on est amené à prononcer un *mot*, non une phrase (tous les vocatifs entre autres) (E 3323.3 : *Item*).
- 9 3) Il renvoie aussi à « l'ordre discursif », c'est-à-dire la syntagmatique :
Il y a un ordre *discursif*, qui est <forcément> celui de chaque unité <dans la phrase ou dans le mot : signi-fer> (E 1985 I).
Discursif < = disposé dans le discours> (E 2061 II).
- 10 Cet ordre discursif est un ordre contraint, régi par des règles (signi-fer, non *fer-signer).
- 11 Ces deux derniers emplois du terme *discursif* viennent souligner le fait que la distinction entre langue et parole ne saurait passer par celle entre mot et phrase : la langue (le système) et la parole (la réalisation concrète, effective) ont une dimension discursive.
- 12 4) Cette dimension ne coïncide ni entièrement avec celle de la langue, ni tout à fait avec celle de la parole :
Nous pouvons construire un discours intérieurement, ou entendre intérieurement.
/ Nous sommes capables de prononcer <et d'entendre> un discours intérieurement, une poésie (E 1101 III).

- 13 Le terme a donc des sens variés qui concourent à remettre en cause l'idée d'une coupure entre langue et parole, entre le système et l'actualisation individuelle - et sociale - de ce système. Cette remise en cause est explicitement formulée dans le Cours III :
- Il y a quelque chose de délicat dans la frontière des deux domaines (E 2013 III).
<Dans la syntaxe> **parole** et **langue**, fait social et fait individuel, exécution et association fixe arrivent à se mêler plus ou moins (E 2022 III).
- 14 Saussure montre que la langue fonctionne comme système de contraintes et introduit à ce sujet la notion de type abstrait (voir E 2070-2080 II : CLG, p. 179), unité définie associativement et syntagmatiquement. Ainsi le signe, y compris le signe complexe, est-il motivé « dans les deux sens » :
- La valeur résultera toujours du groupement par familles et du groupement **syntagmatique** (E 2087 II).
- 15 Ces deux types de coordination sont décrits dans le chapitre « Rapports syntagmatiques et rapports associatifs » du Cours (Voir E 2032 sq.). Le linguiste parle de la diversité des associations possibles, soit par « communauté double du sens et de la forme, tantôt uniquement à cause de la forme <ou (du) sens>» (E 2028 III). Ces relations posent en langue la question de la structure du lexique mais aussi des relations entre phrases, bien que Saussure n'ait pas approfondi sa réflexion à ce sujet (question des rapports entre formes, de l'ambiguïté en syntaxe).
- 16 Dans ses notes de linguistique générale ou dans ses cours, Saussure n'a guère parlé d'entités supérieures à la phrase. Est-ce à dire que pour lui, au-delà de la phrase, nous sommes dans la « libre parole ». Les cours le laisseraient croire. Les autres recherches éclairent pourtant différemment cette question.

I. L'anagramme : de la langue au discours

- 17 Les recherches sur les anagrammes partent de ce que Saussure appelle « les chances phoniques offertes à chaque instant par la langue à qui veut les employer » (Ms. fr. 3965, Cahier intitulé *Valère Maxime*) - chances dont il reconnaît que le versificateur puisse jouer mais dont il espère ne pas être lui-même la victime.
- 18 Ces « chances », qui sont à la base de la créativité linguistique font de l'homophonie une constante des langues - constante qui peut devenir à son tour source de créativité, soulignant la plasticité de la langue, sa rhétoricité. Dans ses cours, à propos de l'étymologie populaire, Saussure parle de création par « croisement », « hybridation » de signes, à partir d'une analogie de signifiants (E 2670 I), montrant la diversité des possibilités combinatoires d'une langue donnée.
- 19 En ceci les recherches nous parlent de la langue⁸.
- 20 Elles nous parlent aussi du discours, mais un discours qui irait au-delà de la phrase, laissant entrevoir, là encore, entre la langue et la parole, une autre instance que caractérisent un certain nombre de contraintes et de corrélations.
- 21 A ce titre, le discours n'est pas seulement usage ; les règles de la langue ne suffisent pas à l'expliquer. Celui-ci a ses propres règles :
- Une telle loi domine d'avance toute l'expression et toutes les combinaisons de mots que peut choisir le poète (Ms. fr. 3966, cité in Starobinski, MM, p. 134).
- 22 Il est possible ici de noter un certain isomorphisme entre la langue et le discours :

- 23 - Comme les règles de la langue, les règles du discours s'imposent au sujet parlant, « pour l'individu, impossibilité de changer » (E 1140 III : *CLG*, p. 101) :
- Il n'y avait probablement pas d'autre manière d'écrire pour Cicéron - comme pour tous ses contemporains (Ms. fr. 3965, *MM*, pp. 115-116).
- 24 L'énonciateur n'est pas plus maître du discours qu'il n'est maître de la langue.
- 25 - Ces contraintes résultent d'une nécessité historique :
- La prétention de vouloir dire à aucune époque *pourquoi* la chose existe va au-delà du fait, et n'a pas beaucoup plus de raison de se poser à propos de la poésie épique que pour toute autre si on admet un enchaînement historique, ou plutôt une chaîne dont nous ne connaissons pas même le premier anneau d'une façon certaine (Ms. fr. 3962, *MM*, p. 116).
- 26 - Elles sont pourtant fait de synchronie, s'insèrent dans un « système » discursif, sont liées à d'autres formes qui assurent la cohérence du système (sans cela, l'anagramme saussurien serait simple anaphonie, ce que le linguiste ne semble pas vouloir accepter).
- 27 - Le contenu thématique d'un discours est insuffisant pour le caractériser (de même, la langue n'est pas destinée à « désigner » des objets qui lui préexisteraient : « d'abord l'objet (ou l'idée) ; puis le signe, (...) ce que nous nierons toujours (E 1091 : N 12) »⁹).
- 28 Ces quelques propositions concernant le discours le distinguent de la parole telle que l'a envisagée Saussure. La voie de recherche ainsi esquissée permet de venir à bout de certaines des difficultés théoriques liées à la définition saussurienne de la langue et de la parole : si, d'une part, la parole est conçue comme « actualisation individuelle » et si, d'autre part, « c'est la langue qui conditionne la parole » (E 191 III : *CLG*, p. 27), comment passer de la langue à la parole ? Adjoindre à la langue des opérations de coordination régulière (E 214 III : *CLG*, p. 29) et placer dans la parole les libres combinaisons (E 246 : N 22.1 : *CLG*, p. 30) ne résout rien, car à partir de quand peut-on dire que les combinaisons sont libres ?
- 29 Les recherches n'ont jamais été extrapolées dans une théorie générale de la langue et du discours. On peut pourtant voir là esquissées certaines des caractéristique d'une « grammaire discursive » qui marque le primat du discours sur la parole : toute parole est une parole contrainte.
- 30 Il ne faut pas cependant masquer les ambiguïtés de cette recherche. La théorie anagrammatique peut en effet aussi apparaître comme une tentative pour juguler les potentialités du système. Saussure refuse d'y voir autre chose qu'un mécanisme, certes contraignant, mais « créé et agencé » par l'esprit humain. Il prend soin de dissocier ce mécanisme du système de la langue. Ainsi la « sociation » hypogrammatique est-elle distinguée de l'association linguistique, la première étant posée comme « arbitraire » par rapport au système de la langue :
- On ne peut dire <proprement> « association » puisque l'un des termes s'ajoute comme purement arbitraire <et volontaire> à l'autre, au moins dans le principe (Ms. fr. 3965).
- 31 De même, l'« enchaînement historique » ne passe pas ici par l'épreuve du temps : le processus est, en effet, censé être fixe (voir *supra* Ms. fr. 3962, la métaphore de l'anneau) ; bien mieux : il arrête la mutabilité des signes de la langue. Rêve d'un système qui contiendrait tout excès.
- 32 Nous pensons pourtant qu'à travers le discours sur l'anagramme, ce qui peut être lu, c'est à la fois un discours sur la langue (le vertige anagrammatique est affirmation de

l'irrationnel de la langue) et un discours sur le discours qui vient compléter la bipartition langue/parole en montrant qu'il n'y a pas de « libre parole ». La parole est conditionnée par la langue comme elle l'est par le discours (un système de contraintes spécifiques : à ce titre, il n'y a pas un discours mais des discours ; c'est sans doute pourquoi Saussure avait en un sens raison de ne pas vouloir reconnaître l'universalité de l'anagramme)¹⁰ : si universalité il y a, c'est par rapport à la langue et à ses valences associatives. En ceci, c'est d'abord la langue qui est l'espace de liberté du discours.

- 33 Ces caractéristiques « discursives » peuvent se retrouver dans les travaux sur les légendes.

II. La légende et son système

- 34 Il nous semble que l'on peut, à travers cette notion de discours, rapprocher les recherches sur les anagrammes et celles sur les légendes. L'une et l'autre portent sur les potentialités associatives de la langue, en liant ces potentialités à une « grammaire » discursive composée de règles qui génèrent différentes individualités textuelles (différentes « paroles »). Dans les deux études, Saussure entr'aperçoit, à travers la manifestation linguistique du discours, un inconscient qui lui appartiendrait en propre, cet inconscient se superposant à l'inconscient de la langue, à sa mutabilité.

- 35 Dans les travaux sur les Nibelungen, le fractionnement du signe et le jeu des différences mène à une quête désespérée du sens. Là encore, la recherche de « textes sous le texte » :

Imaginer qu'une légende commence par un sens, a eu depuis sa première origine le sens qu'elle a, ou plutôt imaginer qu'elle n'a pas pu avoir un sens absolument quelconque, est une opération qui me dépasse. Elle semble réellement supposer qu'il ne s'est jamais transmis d'éléments matériels sur cette légende à travers les siècles ; car étant donnés cinq ou six éléments matériels, le sens changera dans l'espace de quelques minutes si je les donne à combiner à cinq ou six personnes travaillant séparément (Ms. fr. 3959.10, cité in Avalle, *ETT*, p. 30).

- 36 Ce jeu du signe, que Saussure a poursuivi dans les anagrammes, il le retrouve dans le discours de la légende. Le linguiste s'interroge sur les liens entre diverses légendes, les transformations qui permettent de passer d'un état à un autre.

A) Un système réglé de transformations

- 37 La transformation de la légende suit des règles déterminées, qui semblent pouvoir se ramener à trois processus fondamentaux, déplacement condensation, transposition¹¹ :

- a. Cas de *transport* du nom du père <(ou grand-père)> au fils, ou de *rédaction* de 2 personnages à un, ou de *rédaction partielle* de /
 - b. Cas de *doublement* d'un personnage
 - c. Cas de *figuration* ou d'étymologie
- (Ms. fr. 3858.7, in Marinetti et Meli, LG, pp. 141-142 » ; souligné par moi).

- 38 Ces processus rejoignent ceux qui sont supposés relier le texte manifeste et le texte sous-jacent dans les travaux sur les anagrammes :

On dirait que l'auteur, ayant devant lui les trois thèmes *graecus*, *auctor*, *incertus*, a mécaniquement pris les trois débuts en tâchant d'en faire un mot, et que c'est à cette construction que nous devons la présence de *gr-av-i* dans le texte (Ms. fr. 3967.4, p. 12).

Lorsqu'il y a deux mots thèmes concurrents, il est très habituel de trouver des morceaux de l'un ou de l'autre dans le même complexe (Ms. fr. 3963.16, *Iliade D*, 228).

- 39 Dans ces dernières recherches, Saussure rapproche ces processus des opérations de type rhétorique :

Il y a au fond du dictionnaire une chose qui s'appelle la paronomase, figure de rhétorique qui- / . La paronomase s'approche de si près par son principe de / La paraphrase par le son - phonique (Ms. fr. 3966, *MM*, p. 32)

Une sorte de jeu de mots rappelant d'un seul coup le mot qui est entendu (...) un calembour (Ms. fr. 3963.14).

- 40 Dans les travaux sur la légende, l'étude de cas de « défiguration ou d'étymologie » rappelle la quête anagrammatique :

Le nom de *Pfeler*"n ou *Pleher*"n paraît être d'abord *p̄lerin*. - Voir toutefois si par hasard *palefroi*, *palivredus* <*palavredus*>, ce qui serait une preuve que le cheval qui a causé la mort d'Hyppolyte a passé l'état de personnage (personnage lancé dans une course folle à la poursuite de Tristan ou de celui qu'il croit Tristan, en lui criant Kêrâ !) (Ms. fr. 3959.10, *LG*, p. 304).

Voir si *Nibel*"t qui est roi à *B%or*"s et veut faire le ciel d'or, a rapport avec *Ymelot* de Rother qui est roi à Babylone et voulait être lui-même Dieu. (Cf. aussi *Himel-lôt*, *Nibel-ôt*, trésor de la nue, du ciel). Peut-être écho de la tour de Babel. (Ms. fr. 3959, *LG*, p. 367).

- 41 Le rapprochement des signes peut suivre la voie de l'assonance ou de l'allitération : Saussure relève ainsi de nombreux noms de paires réunies par « allitération, annomination, homoteleton » (Ms. fr. 3958.8, *LG*, p. 204 ; voir aussi, par exemple, *LG*, p. 324-325).

- 42 Nous retrouvons ici, dans la diachronie de la langue, le jeu des signifiants qui caractérisait les recherches sur les anagrammes : association entre termes par delà les rapports codés du système (homoteleton) et remotivation du nom propre (annomination).

- 43 C'est sans doute par rapport à ceci qu'il faut prendre en compte la recherche de correspondances anagrammatiques dans l'*Hildebrandslied*. Le retour à un texte fixé par l'écriture mène à un déplacement et à une reconstruction du phénomène décrit par ailleurs dans le discours de la légende, dont une des caractéristiques essentielles était la mutabilité, la possibilité de transformation.

- 44 Alors que dans les travaux sur les anagrammes Saussure s'intéresse surtout aux jeux sur le signifiant, dans les études sur les Nibelungen, il s'intéresse à ceux-ci, comme nous venons de le voir, mais aussi aux transformations qui affectent les éléments particuliers de la légende (personnages, actions). Dans le but de tenter de suivre les changements, il va s'interroger sur la manière dont est structurée la chaîne des signifiés. Nous avons la notion de symbole (ou signe de la légende).

B) Le symbole est une unité composite

- 45 Il est constitué de « deux ou trois choses » (Ms. fr. 3958.7, cit. in Prosdoci, *CFS* 37, p. 64). La formule peut sembler ambiguë : s'agit-il du signifiant et du signifié (avec le référent ?) ou bien d'une unité syntagmatique complexe ? D'autres formulations sont un peu plus précises : Saussure parle ailleurs de « deux ou trois idées », « trois ou quatre traits » (Ms. fr. 3958.8, p. 41, cit. in Avelle, *ETT*, p. 33), tout en marquant l'analogie entre le symbole de la légende et le mot, ou même une lettre de l'alphabet (la rune) : leur identité résulte de

l'association d'éléments différentiels. Ainsi la rune est-elle définie par sa *valeur phonique*, sa *forme graphique*, son *appellation* (« nom » ou « surnom ») et sa *position dans le système* dont elle fait partie (voir Ms. fr. 3958.8, *ETT*, p. 32).

- 46 Ici, l'étude des transformations est sous-tendue par un repérage des *traits* qui structurent le texte de la légende (cf. *Acte* : nature, prétexte, cause...). Saussure n'est pas loin ici de la théorie de Propp. Dans le but de comprendre les transformations de la légende, il en décèle les unités de fonctionnement. Ce fonctionnement explique que le nom propre lui-même ne soit pas un élément qui permette de suivre, même si sa substance obéit aux lois phonétiques :

L'idée de prendre en général les *noms propres*, plutôt par exemple que les *r^m*les des personnages, ou bien tel ou tel caractère, est absolument arbitraire dans la critique de la légende (...) la transmission <légendifère> accorde au *nom* juste autant de fixité ou d'absence de fixité <et juste autant d'importance ou d'insignifiance> qu'à n'importe quelle autre composante d'un personnage (Ms fr. 3958.4, *LG*, p. 79).

- 47 On peut se demander maintenant quel est le rapport entre le signe de la langue et le symbole. Saussure compare les deux du point de vue de leurs caractéristiques (systématicité, mutabilité). Le symbole est donc un signe (ou une sorte de signe). Comme le signe, le symbole peut avoir une dimension syntagmatico-associative, celle-ci pouvant être transphrastique, « le combat des chefs » ou même « le drame tout entier » (Avalle, *ETT*, pp. 29-30)¹².
- 48 Pourtant, tout signe de la langue ne peut être symbole dans la légende : le symbole en est l'unité d'analyse pertinente, l'unité qui va permettre d'en reconstituer l'évolution. Ces unités semblent être ici appelées *symboles* car elles ont (?) (ont eu ?) un lien avec l'histoire (événement ou personnage)¹³.
- 49 Aborder la dimension discursive du signe, c'est rencontrer sa dimension symbolique (le lien du discours avec le référent, ou plutôt sa *référencialité*, la manière dont le référent *s'inscrit* dans le discours).
- 50 Dans les études sur les anagrammes, quoique Saussure n'ait pas parlé de symbole - ni de signe - on retrouve cette référencialité : le texte mime, à la manière d'un rébus, l'autre texte qui en est le prétexte ; sorte de référent inscrit dans le discours.
- 51 Les études sur les anagrammes, comme celles sur les légendes montrent ce qui peut constituer la spécificité d'un discours à partir de 1) la chaîne des signifiants (schémas formels ou « poétiques »), 2) la chaîne des signifiés (schémas narratifs de la légende). Ce faisant, les deux études rencontrent le problème de la symbolisation.
- 52 Nous aurions alors dans les travaux sur les anagrammes et dans ceux sur les légendes deux modèles du symbolique, ces deux modèles n'étant que deux aspects d'un processus global, rendant compte du travail des signifiants et des signifiés dans la chaîne discursive, et de la manière dont signifiants et signifiés peuvent *figurer* le référent.
- 53 Nous pensons que nous sommes là devant un même objet : non pas une réflexion limitée à la littérature ou aux mythes, mais une réflexion qui touche à la notion plus générale de discursivité : entre la langue et la parole, il y a nécessairement le discours, un espace de règles qui relie un texte (écrit, parlé) avec son (ses) intertexte(s) : c'est la spécificité de ces intertextes et de ces règles qui fait la spécificité d'un discours. Ainsi en va-t-il pour la chronique, la légende ou le texte poétique (Saussure montre que la légende se distingue de la chronique par une sorte d'élaboration secondaire qui aboutit à la constitution d'une

unité dramatique - voir LG, p. 107). Ainsi en va-t-il pour toute autre forme discursive, chacune étant reliée aux autres par un « plexus » de différences.

- 54 Nous sommes là au coeur du projet sémiologique saussurien et, si ces études ont rapport à la dimension linguistique, c'est parce qu'il ne peut y avoir de langue privée de discursivité.

BIBLIOGRAPHIE

Amacker, René, *Linguistique saussurienne*, Droz, Genève, 1975.

Arrivé Michel, *Linguistique et psychanalyse*, Klincksieck, Paris, 1986.

Avalle D'Arco Silvio, « La sémiologie de la narrativité chez Saussure » in Bouazis Charles (ed.), *Essais de la théorie du texte*, Galilée, Paris, pp. 17-49.

Benveniste Emile, « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 21, 1964, pp. 89-130.

Jakobson Roman, « La première lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet sur les anagrammes », *L'Homme* T. XI, n° 2, 1971, pp. 15-24.

Kim Sungdo, *Ferdinand de Saussure : de la langue au mythe (à propos de la continuité de la pensée saussurienne)*. Thèse, Université de Paris X- UFR Linguistique, 1991.

Nava Giuseppe, « Lettres de F. de Saussure à Giovanni Pascoli », *CFS* 24, 1968, pp. 73-81.

Prosdocimi Aldo, « Saussure delle leggende germaniche », *CFS* 37, 1983, pp. 35-106.

Saussure Ferdinand, *Cours de linguistique générale*,

- Ed. critique par R. Engler, Tomes 1 et 2, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1968-1974.

- Ed. critique par T. de Mauro, Payot, Paris, 1972.

- Recueil des publications scientifiques, Slatkine, Genève, 1970.

- † *Le leggende germaniche*, édité par Marinetti Anna et Meli Marcello, Zielo, Este, 1986.

Starobinski Jean, *Les mots sous les mots*, Gallimard, Paris, 1971.

Shepherd David, « Saussures Anagramme und die deutsche Dichtung », *Sprachwissenschaft* 11, 1986, pp. 53-79.

Turpin Béatrice, *Le jeu de la langue chez Saussure - des cours aux recherches sur les anagrammes*. Thèse de 3ème cycle, Université de Paris X- UFR Linguistique, 1981.

NOTES

1. Voir la lettre à Meillet du 23 janvier 1906, publiée par E. Benveniste in *CFS* 21, p. 106 et celle de novembre 1906 publiée par R. Jakobson in *L'Homme*, 1971, T. XI, n° 2, pp. 15 sq. Dans cette dernière, Saussure fait allusion à son travail sur les Nibelungen : « si le temps m'est donné de

reprendre cette étude » et mentionne les recherches sur le Saturnien, qu'il dit avoir commencées après son séjour à Rome, peut-être « par inspiration des tombeaux des Scipions » (p.16).

2. Une note se trouve sur une lettre datée du 7 décembre 1903 (Ms. fr. 3959.11). Ces études ont dû occuper Saussure, sans doute par intermittence (voir note 1), au moins jusqu'à la fin de l'année 1910 (un cahier porte la date d'octobre 1910 -Ms. fr. 3959.1).

3. T. de Mauro. « Notes biographiques et critiques sur F. de Saussure » in *CLG.*, p. 355.

4. « Sur certains détails de la versification homérique » (-1889- *Rec.*, p. 602).

5. « Une loi rythmique de la langue grecque » (-1884- *Rec.*, p. 464).

6. « Les Burgondes et la langue burgonde en pays roman » (-1904-*Rec.*, p. 606).

7. Pour un développement détaillé à ce sujet, voir S. Kim, *F. de S.*, pp. 325-426.

8. Voir B. Turpin, *Le jeu de la langue chez Saussure*. Ainsi l'anagrammatisme peut-il être rapproché de l'étymologie populaire. Comme elle, il joue la langue, en déplace les réseaux, « le mot est associé à des mots avec lesquels il n'a rien à faire » (E 2644 I), mais il en généralise le phénomène : la langue s'emballe, les réseaux se brouillent. Le système de règles bâti par Saussure peut alors être interprété comme une tentative pour rétablir des régularités, pour contrôler le processus signifiant et montrer que tout n'est pas possible. Notons que c'est précisément dans cette dualité entre possible et impossible que se structure la langue.

9. Cité par R. Amacker, *LS*, p. 82. La version Engler ne mentionne pas le terme « idée ».

10. Par rapport à la fonction que Saussure assigne à l'anagramme (bloquer le signe, empêcher toute variation), il peut sembler incongru de retrouver une recherche anagrammatique dans les études mythologiques, comme cela est le cas (Ms. fr. 3959.9, *Hildebrandslied* ; voir D. Shepherd, « Saussure Anagramme und die deutsche Dichtung », pp. 53-79). La légende se caractérise en effet par sa mutabilité. Il est vrai que la quête anagrammatique s'exerce sur la légende devenue *texte* et fixée par l'écriture. Le rhapsode n'est plus producteur ; il devient simple récitant.

11. Ces termes ne sont pas choisis au hasard. Il existe une analogie frappante entre la manière dont Saussure décrit les processus d'élaboration de la légende et la manière dont Freud rend compte du travail du rêve.

12. Voir à ce sujet M. Arrivé, *Linguistique et psychanalyse*, p. 34.

13. C'est ce lien qui peut permettre de suivre le processus transformationnel car les schèmes de la légende ne le permettent pas à eux seuls, les traits étant pris dans un perpétuel processus différentiel (contrairement à la langue qui, elle, suit des schèmes phonétiques relativement fixes (*LG*, p. 314), dans la légende « tout peut avoir été à la fois transformé et transporté de A à B » (*LG*, p. 312)). Il faudra des traits qui échappent à ce jeu des différences. C'est le recours à l'histoire (ou plutôt au récit que nous en ont fait les chroniqueurs) qui peut permettre de les déterminer (voir par exemple *LG*, p. 314 : « les choses les plus tenaces »). La légende ne saurait donc se satisfaire d'une étude purement interne.